

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note : 17

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

XP - 3 - F

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

La violence comme objet sociologique

En mars 2016, les migrants qui s'étaient cousu la bouche en signe de protestation contre les conditions d'accueil dans ce que l'on appelle « la jungle de Calais », gigantesque campement clandestin où s'entassaient des migrants issus notamment des populations qui fuient les conflits du Tiers-Monde et où se multiplient violences physiques et psychologiques, avaient achevé d'émauvrer l'opinion. Cette action avait en effet suscité un malaise qui s'ajoutait à celui d'une situation où s'entre-mêlaient violences dans le camp – entre les habitants, qui manquent de tout et vivent dans une profonde détresse et désorientation sociale, mais aussi entre les policiers et les migrants – et violences entre les riverains et les migrants, perçus comme des intrus ; auxquelles vient s'ajouter une certaine violence issue des mesures prises par l'État, comme les expulsions.

La violence peut être définie sur un plan physique, comme une agression physique qui met en évidence une fragilité physique de celui ou celle qui en est la victime, ce dont il ou elle portera une trace physique ou psychologique ; car la violence se déploie aussi dans une dimension psychologique selon des modalités similaires. Pour cette raison, s'il est souvent possible de désigner un auteur d'une violence précise, ce n'est parfois pas le cas, car il est possible de se sentir lésé ou fragilisé, blessé sans pouvoir mettre de visage ou de nom sur la cause de ce sentiment.

La violence, de plus, répond souvent à la violence. Cependant, celle-ci est toujours définie et saisie dans des cadres qui sont le produit du social, dans lesquels elle se déploie également.

La violence peut donc faire l'objet d'une étude sociologique, tant elle est en réalité présente – ne serait-ce que sous forme de potentialité réfrénée – dans les relations sociales.

Mais « la violence » ne se donne pas évidemment ainsi au chercheur, qui doit donc faire

N°
1. / 15.

un travail de construction de l'objet « violence » afin d'y appliquer les méthodes sociologiques, ce qui n'est pas une tâche aisée car la violence est l'objet de représentations sociales particulières et d'un tabou social, dans une certaine mesure. Il est pourtant utile de s'adonner à de telles études car elles seules permettent la mise en place potentielle de mesures pour y remédier.

Comment la sociologie peut-elle faire de la violence son objet ? On

s'attachera dans un premier temps à la construction de « la violence » comme objet sociologique objectivable, en s'attachant sur les problèmes rencontrés (①); puis on pourra voir que la sociologie peut se saisir de cet objet comme objet d'institutionnalisation et d'institution pour en expliquer certains ressorts et certaines réalités (②). Enfin, la sociologie peut étudier la violence comme objet plus microsocial et dynamique (③).

"la violence" n'est pas un objet donné en tant que tel à la sociologie, qui doit, comme le précise Emile Durkheim dans Les règles de la méthode sociologique, lutter contre les "prénotions", qui sont nombreuses autour d'un objet tant fantasmé comme l'est la violence. Le sociologue doit donc s'efforcer de mener un travail de définition et d'objectivation de "la violence", mais l'on verra d'abord que cette définition semble largement relative bien qu'il soit nécessaire de lui donner une objectivité, que l'on étudiera (1). On pourra alors se pencher sur les difficultés de mesure et d'appréciation qui peuvent être rencontrées, distantes à la construction des données indispensables en sociologie (2). Enfin, on verra que "la violence" n'est pas toujours comprise comme telle par les acteurs sociaux, d'où une troisième difficulté qu'il faut tenter de surmonter (3).

Pour entrer dans le cadre d'une étude sociologique, il est nécessaire de construire un objet clair et précis qui soit objectivable et qui puisse donner lieu à des mesures (quantitatives ou qualitatives). Le sociologue doit faire ce travail en mettant de côté les prénotions qu'il a himie, étant lui-même pris dans le social... Il lui faut passer outre le fait que la violence est perçue différemment selon la culture, selon l'âge ou encore selon le sexe ou la classe sociale: si aucun travail d'objectivation n'est fait, le terme "violence" recouvre des réalités très diverses, par exemple une femme âgée peut percevoir un jeu amical entre deux adolescents comme une violence. La tentative d'objectivation passe notamment par la construction de catégories qui cadreront la définition souhaitée de la violence, ce qui introduit nécessairement un certain arbitraire dont il faudra que le chercheur tienne compte, mais cette opération est nécessaire pour pouvoir récupérer un matériel sociologique qui puisse faire l'objet d'une certaine standardisation et qui puisse donner lieu à des comparaisons, à travers par exemple la construction de situations idéal-typiques comme le préconise le sociologue allemand Max Weber. On peut ici prendre l'exemple de la violence physique, qui est déjà une catégorie de la violence - qui suppose que l'on en a dit, pour les études qui portent sur ce type de violence, que l'on ne s'intéresse pas directement aux violences psychiques par exemple. Ainsi, la mesure de la violence physique passe par la définition de seuils

permettant une certaine typification des violences, saccées par leurs conséquences, que l'on mesure souvent par les arrêts obligés du travail, selon leur durée ou encore leur fréquence. On peut aussi mesurer cette violence aux conséquences physiques plus directes - blessures, hospitalisations... Ces catégories permettent notamment de mettre en place des études quantitatives car elles donnent accès à des données chiffrées; elles permettent alors de circonscrire le fait social qu'est la violence en tentant de répondre aux questions : qui, quand, où ... elles ont permis par exemple de montrer que la violence physique en France est plutôt le fait d'hommes jeunes (avec une surreprésentation des 16 - 25 ans), avec une plus importante part de personnes issues de quartiers défavorisés; et que les victimes de ces violences sont aussi de jeunes hommes. Pourtant, un autre type d'enquêtes ont pu être construites, s'intéressant à la peur de la violence et au sentiment d'insécurité, qui est beaucoup plus importante chez les femmes âgées et les femmes seules alors qu'elles ne font l'objet que de très peu de violences physiques en réalité; ce qui montre que la violence se déplace différemment selon la manière dont elle est saisie, mais aussi qu'elle est sujette à des représentations binairees.

Outre les difficultés rencontrées lors de la définition et de l'objectivation de l'objet "violence", l'étude sociologique de ce dernier se heurte à des difficultés pratiques de recueil des informations. En effet, la violence est un objet souvent entouré, dans une certaine mesure, d'un tabou social - dont il reviendra d'ailleurs à la sociologie de l'expliquer - et de représentations qui la rendent parfois pratiquement difficile à saisir. Le premier obstacle est le biais qui est introduit dans les chiffres disponibles, concernant par exemple la violence physique: l'une des sources majeures est celle des registres de police; mais ces derniers ne comptabilisent que les violences qui ont donné lieu à une plainte et les déclarations peuvent ne pas constituer un bon reflet de la réalité. Une autre difficulté pratique rencontrée par les sociologues lorsqu'ils tentent de construire leurs propres échantillons de données est le fait que les agents sont susceptibles de répondre en cachant ou en modifiant la vérité. Les raisons peuvent tenir à des représentations: ainsi un individu

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

pourrait-il niers'être fait "tabasser" par fierté. Les enquêtes de victimation qui sont mises en place sont parfois peu fiables car elles peuvent toucher à des sujets très personnels voire douloureux, ce qui pousse les individus soit à ne pas répondre soit à cacher l'information; ainsi, l'étude des vids est un sujet délicat. À l'inverse, les enquêtes auto-déclaratives peuvent fournir des données assez fiables lorsqu'il s'agit de petites violences mais présentent des biais très importants lorsqu'elles touchent à des violences plus importantes : personne ne va déclarer de lui-même avoir tué un homme il y a une semaine. Ces sous-déclarations peuvent toucher d'autres types de violences pour des raisons normatives ou religieuses, comme le montrent les critiques qui ont pu être adressées au sociologue Émile Durkheim au sujet de son ouvrage Le suicide (qui est une violence contre soi-même et qui naît d'un malaise social, qui peut être, on le verra, considéré comme une forme de violence sociale) : celui-ci avait en effet remarqué que les protestants se suicidaient plus que les catholiques; mais d'autres ont pu montrer que c'étaient plutôt les médecins des familles catholiques et les familles elles-mêmes qui sous-déclaraient les suicides, les faisant passer pour des "morts naturelles ou accidentelles", le suicide étant condamné par l'Église catholique, et non par les protestants. Les biais peuvent donc être dus à des représentations sociales.

Enfin, la violence est un objet sociologique difficile à construire et à saisir parce qu'elle n'est pas toujours comprise comme telle par les agents sociaux qui sont étudiés et interrogés, et desquels provient donc le matériel qui sert de base à l'étude sociologique; elle peut aussi être comprise différemment selon les agents - ce n'est pas qu'une question de degré. L'exemple de la violence conjugale est ici significatif : la violence

domestique et conjugale a longtemps été comprise comme normal, et d'ailleurs ce que l'on appelle aujourd'hui « viol conjugal » n'existait pas, mais entrait dans la catégorie du « devoir conjugal » qui l'expliquait et le légitimait. Les individus ne saisissaient alors pas cette violence de la même façon que des individus par lesquels la justice a institué la catégorie, pénalement répréhensible, du « viol conjugal » et qui ont fait l'objet de campagnes de sensibilisation telles que celles que l'on peut voir aujourd'hui. D'autre part, comme le montre également cet exemple, la notion de violence varie aussi avec la définition légale qui peut être donnée de cette dernière, ce qui peut être un obstacle à la compréhension des acteurs par rapport aux définitions spécifiques posées par les chercheurs et qui ne correspondent pas nécessairement aux définitions légales. Enfin, et pour ces raisons, il faudra que le chercheur tienne également compte, dans l'optique de comparaisons entre plusieurs sociétés, à fortiori éloignées, du fait que ces perceptions de la violence varient largement d'une société à l'autre,

Pour pouvoir saisir la violence comme objet sociologique, le sociologue doit donc construire cet objet et se heurte à des difficultés qu'il lui faudra prendre en compte. Il lui est alors possible de saisir et d'étudier l'objet sociologique « la violence » selon plusieurs perspectives, dont l'une pourrait être la violence comme objet institutionnalisé du socle - car, comme l'affirme le sociologue Marcel Mauss, « la sociologie, c'est la science des institutions ». Il s'agira alors de comprendre la violence dans les comportements en étudiant leur internalisation, dans une perspective culturaliste (1), mais aussi de comprendre la violence hors des individus et s'appliquant à eux, et voir ce qui relève d'une régulation sociale dans la violence (2). Il s'agira enfin de comprendre précisément comment et pourquoi les institutions se saisissent de la violence (3).

la violence est un « fait social normal », comme pourrait le souligner E. Durkheim : elle est une composante de toute vie sociale ; mais l'étude sociologique appelle à comprendre les différences entre les comportements violents et la configuration de la violence dans telle ou telle société afin d'en rendre raison. Il est alors possible de saisir la violence par l'angle de la socialisation des individus au sein d'une société et d'une culture - et donc d'adopter un point de vue culturaliste. Le comportement et sa "teneur" en violence, le rapport à la violence des différents individus n'est pas le même selon la culture, ou encore selon le sexe. La violence fait partie d'une manière de se comporter par rapport aux autres selon un rôle, associé à des comportements et des manières de faire spécifiques, intériorisé par l'individu au contact - nécessaire et inévitable - de la société dans laquelle il vit. C'est la thèse que développe Ralph Linton dans The Study of Man : les individus portent donc en eux un certain rapport à la violence qu'ils vont mettre en œuvre dans leurs comportements, attendu parce qu'il est lié au rôle qu'ils occupent et auquel ils s'identifient. C'est ainsi que l'anthropologue Margaret Mead, dans son ouvrage comparatif intitulé Mœurs et sexualité en Océanie, note que les comportements violents diffèrent selon les cultures mais aussi selon le sexe au sein des cultures : si les Arapesh présentent des femmes agressives et des hommes plus doux, les Mogambutu sont caractérisés par des comportements agressifs de la part des hommes et des femmes ; quant aux Amérindiens, le cas est celui d'un homme plus agressif que la femme. La sociologie saisit donc la violence par la construction du rapport à la violence, encore développé par Ruth Benedict dans Patterns of Culture, ouvrage dans lequel elle met en évidence la construction des comportements par l'éducation, l'imitation et la validation ou la réprobation sociale qui mènent à structurer un comportement qui semble "normal". Par là, la sociologie étudie comment et pourquoi la violence se déplace d'une certaine manière, et quel est le mode d'insertion "normal" de la violence dans les relations sociales. Cette composante culturelle peut être saisie à d'autres niveaux que le niveau individuel du rapport à la violence : comme le montre Philippe d'Iribarne à propos des syndicats, les traditions

syndicales - les manières de procéder des syndicats - sont le produit d'une culture spécifique. Ainsi les syndicats français cultivent-ils la violence dans leurs rapports avec leurs interlocuteurs car cela correspond à une tradition de défiance et combative française, que l'on retrouve à d'autres niveaux comme dans la critique de l'Etat - Providence, quand les syndicats des pays nordiques recherchent prioritairement le consensus, produit d'une histoire sociale pluriconfessionnelle.

ne rien écrire dans

la partie barrée

La violence peut aussi être saisie hors des individus et comme s'appliquant à eux - c'est-à-dire hors du comportement individuel direct acquis par socialisation. Si la définition demeure celle d'un amoindrissement blessant, d'une fragilisation, par les conséquences, elle n'est plus alors saisie comme étant le fait d'un individu ou de plusieurs individus agissant d'après des normes intériorisées, elle n'est plus alors une agression directe, mais un ensemble de normes qui s'appliquent à l'individu et qui permettent donc une forme de régulation sociale; la violence, d'ordre psychologique, n'est plus alors vécue comme une agression. C'est en tous cas la thèse que défend le sociologue Pierre Bourdieu dans son ouvrage La domination, dans lequel il développe la notion de « violence symbolique », une forme de violence intériorisée et naturalisée par les individus qui n'appartiennent pas aux classes dominantes et qui les pousse à s'autohâter et par là à accepter et légitimer la domination - arbitraire - des classes dominantes qui imposent leurs réseaux et leurs canons, ce qui consacre symboliquement leur domination sur les autres catégories sociales. Le sociologue comprend ainsi la violence comme intériorisation d'une norme qui, bien qu'arbitraire, permet une certaine régulation sociale. Ainsi, les plus défavorisés vivent, par exemple, leur échec scolaire comme un échec avant tout personnel et le considèrent comme étant « de leur faute » quand il est en réalité peut-être avant tout lié aux standards valorisés par l'institution scolaire, qui correspondent à ceux des classes dominantes, que les enfants issus de celles-ci maîtrisent au contraire des premiers. Ceci conduit à une dévaluation de soi parfois importante, comme le met en évidence

N°

8/15

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

le sociologue Nicolas Renahy dans les gars du coin : chronique d'une jeunesse rurale : Fred a tenté d'accéder aux métiers qualifiés de la ville mais devant ses échecs à répétition, auxquels s'ajoutent des échecs sentimentaux car il ne maîtrise pas les codes sociaux des jeunes femmes qu'il souhaite fréquenter, il finit par regagner son village et se résigne, malgré son diplôme – il est surdiplômé par rapport aux autres "gars du coin" qui n'ont parfois pas obtenu leur baccalauréat – à travailler à "l'usine" du coin, « puisque je ne suis bon qu'à ça ». Cette violence symbolique est donc un moteur de reproduction sociale inconsciente dont la sociologie peut étudier les mécanismes et les ressorts, avec possiblement une perspective critique : c'est la démarche qu'adopte Karl Marx dans Le capital, ouvrage dans lequel il développe la notion de « superstructure » qui soutient « l'infrastructure » capitaliste en occurrence et contrôlée par ces derniers ; superstructure qu'il invite à remettre en question.

Enfin, la sociologie peut se saisir de l'objet sociologique « violence » afin de comprendre comment les institutions, composantes notables des sociétés, s'en saisissent directement.

Il est alors utile, préalablement, de rappeler peut-être les origines et filiations philosophiques de la discipline sociologique – ce qui ne remet pas en cause sa spécificité mais permet de fonder l'intérêt du lien lié par nécessité entre violence, société et institutions : les théories du contrat, à commencer par celle de Thomas Hobbes dans Le Léviathan, opposent l'« état social » à l'« état de nature » sur le plan de la violence. Si l'« état de nature » constitue une situation imaginaire qui n'a de valeur qu'heuristique, cette hypothèse permet néanmoins de comprendre que les institutions, qui régissent l'état social, doivent se saisir de la violence, la prendre en charge et la réguler parce qu'il est impossible de

N°

9 / 15

maintenir une cohésion sociale dans une société dans laquelle chaque individu pourrait exercer sa violence arbitraire contre n'importe quel autre membre de la société et pour n'importe quelle raison qu'il jugerait légitime. C'est pourquoi la violence - saisie ici au sens physique direct et psychologique - est potentiellement destructrice et fait l'objet d'une canalisation par les institutions sociales. C'est la thèse que développe Norbert Elias dans La civilisation des mœurs : la violence est progressivement institutionnalisée à mesure que les sociétés évoluent et les individus sont de plus en plus répulés par les manifestations directes de violence, qui sont recomposées et exprimées dans des cadres institutionnalisés : le sociologue développe alors l'idée selon laquelle la cohésion de l'Etat français débute plus ou moins à l'époque à laquelle le Roi Louis XIV commença à regrouper autour de lui, à la Cour, ses vassaux et les grands seigneurs : la violence passe alors par les intrigues de Cour, diplomatiques et intellectuelles, plutôt que par les combats physiques territoriaux. Elias développe également l'idée d'une monopolisation de la violence légitime par l'Etat, idée que reprend A. Ballon dans L'Atelier du Juge, où elle précise que la violence tend à être toujours plus prise en charge par l'intermédiaire des lois. Les processus violents sont aussi encadrés et institutionnalisés, comme a pu l'observer Mancur Olson à propos des grèves, qui sont une manifestation violente au sens où elles souhaitent exprimer une rupture, mais qui sont aussi protocolaires et encadrées par des normes de comportement.

La sociologie, après avoir construit la « violence » comme un objet objectivable susceptible de faire l'objet d'une étude et d'une explication, peut donc l'expliquer par un biais institutionnel et ainsi comprendre les configurations de la violence dans les sociétés. Mais la violence est aussi à saisir au niveau microsocial comme un comportement individuel dont il faut rendre compte également, en étudiant ses motivations et ses recourts, ainsi que ses évolutions. La sociologie pourra donc d'abord tenter de comprendre et d'expliquer la violence par les conditions sociales particulières de sa mise en œuvre (1), puis se tourner du côté des motivations des acteurs (2). Enfin, on pourra envisager la violence comme recours et artifice d'un changement social (3).

Comme on a pu le souligner avec Norbert Elias, la violence fait l'objet d'un tabou pris en charge par les institutions - qui la répriment, l'organisent et la colorent moralement; et c'est à fortiori le cas pour les violences les plus importantes. La sociologie peut se donner comme but de comprendre la mise en œuvre de la violence comme écart à la norme, comme comportement qui n'est pas conforme à l'attendu social, et d'en mettre à jour les conditions de possibilité. De fait, plusieurs explications sont possibles, et souvent complémentaires. On pourrait d'entrée rappeler la thèse du sociologue Georg Simmel à ce propos : selon lui, l'urbanisation croissante et accélérée explique la mise en œuvre de violence par des individus qui n'y auraient pas eu recours autrement. En effet, l'urbanisation est le produit d'un exode rural accéléré qui casse les logiques traditionnelles, qui sont aussi garantes d'un contrôle social : les individus qui arrivent en ville ont souvent des cercles sociaux éclatés, soit par désorientation, soit - ce qui n'est pas opposé - parce qu'il a quitté les siens et la communauté dans laquelle il était inscrit.

Ainsi, l'urbanisation, parce que facteur d'éclatement des cercles sociaux, est aussi facteur d'un contrôle social dégradé qui parvient donc moins bien à réguler la violence. La violence est également rapportée à un déficit de régulation sociale par Emile Durkheim, qui dresse dans Le suicide une typologie des suicides (violence extrême comprise) selon le rapport entretenu entre le « suicide » et son ancrage social : le suicide

anémique est celui d'une régulation trop peu importante, au contraire du suicide altruiste.

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrière

La sociologie dont l'objet serait « la violence » saisie au niveau micro-sociologique devrait alors tenter de mettre en évidence les motivations des acteurs sociaux à adopter un comportement violent souvent saisi comme déviant, afin d'en rendre raison. La violence peut en effet rentrer dans une optique de stratégie individuelle, de manière plus ou moins consciente, d'une approche fonctionnaliste à interactionniste; dans tous les cas, on peut étudier le rôle et l'utilité que peut revêtir la violence dans la relation à autrui, qu'il s'agisse d'un autrui particulier ou d'un « autrui généralisé ». Pour reprendre la terminologie de G.H. Mead, elle est une réponse à une situation dans laquelle elle apparaît solution. La violence peut dans ce sens constituer une adaptation: pour le sociologue Robert King Merton dans The social structure of anomie, la violence en tant que déviance peut naître lorsqu'il y a « anomie », qu'il entend non pas au sens de E. Durkheim mais comme une situation de décalage entre les buts et les moyens valorisés par une société et les moyens dont disposent les individus pour atteindre ces buts. Il explique d'ailleurs ainsi l'augmentation de la violence de prédation à l'heure de la société de consommation: la société valorise une possibilité de consommation importante par le moyen d'un salaire honnêtement gagné; mais lorsque les individus ne peuvent obtenir un tel salaire, ils peuvent adapter un comportement d'« innovation » sur les moyens et voler ou pratiquer le racket afin d'avoir accès à la consommation. Ajoutons que ceci permet également d'expliquer les différents rapports à la violence selon les groupes sociaux (et économiques). Le sociologue Philippe Bourgois dérive dans son ouvrage En quête de respect une illustration intéressante: il y étudie une communauté portugaise dans un quartier dégradé de New York, au sein de laquelle la violence est quotidienne et d'ailleurs valorisée. Le rapport positif à la violence est motivé en ceci qu'il permet aux portoricains, dont la culture valorise beaucoup l'honneur et le respect, de ne plus avoir à « baisser les yeux »: ils se sont tournés vers les activités du dealing de drogue après avoir

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

fait l'expérience douloureuse de situations de subordination voire d'humiliation du fait de leur statut d'immigré. En ce sens, on retrouve d'ailleurs le fait que la violence peut être le symptôme d'un « retournement du stigmate » tel que l'a développé le sociologue Erving Goffman dans Stigmates : lorsque le rôle virtuel attendu d'un individu - que lui assignent les autres - n'est pas conforme à celui qu'il est en réalité capable et prêt à assumer, un « stigmate » est mis en évidence. L'individu peut choisir de le cacher mais peut aussi vouloir l'assumer en le poussant à l'excès, ce qui peut créer un ensemble d'individus portant un même stigmate mettant un peu une sous-culture déviante, à l'image de certains quartiers « ghettoïsés » étudiés par Thomas Souvartovet dans Le capital guerrier : les individus y connaissent alors une socialisation à part qui valorise fortement la violence, d'autant plus revendiquée que les individus font l'objet d'une exclusion par rapport au reste de la société.

Enfin, la violence peut être considérée comme un recours. En effet, et justement parce qu'elle est dans une certaine mesure tabou, elle peut être instrumentalisée d'autant mieux qu'elle paraîtra spectaculaire ; les individus peuvent donc s'en servir comme moyen de visibilité, pour s'inscrire dans une « arène médiatique », pour reprendre les termes du sociologue Philippe Garraud : la violence est alors le moyen d'attirer l'attention et d'exister, de tenter de susciter une réaction, de se constituer comme problématique pour appeler à un changement, comme le montre l'exemple de migrants qui s'étaient coulés la bouche en signe de protestation contre les conditions de vie inacceptables dans le camp de migrants, en mars 2015, qui avaient retenu l'attention des médias

N°

13/15

et peut-être, dans une certaine mesure, hâter les mobilisations. La violence est alors un moyen de s'inscrire dans une opposition, de mettre en évidence un mécontentement - depuis la petite violence symbolique qu'est l'action de lancer une chaussure au Premier Ministre jusqu'aux spectaculaires émeutes de 2005 dans les banlieues. C'est d'autre part une violence qui change de forme, comme le met en évidence le sociologue britannique Charles Tilly à travers son concept de « répertoires d'actions collectives » : le sociologue peut alors expliquer les formes de la violence par le contexte social dans lequel elle s'inscrit : ainsi, un « dyng » ou une grève de la faim, au cours desquels on impute la responsabilité de la dégradation de soi à un autre, ou encore l'immolation, n'ont de sens que dans une société qui tient les traits de l'homme pour importants, au moins dans une certaine mesure, et dans laquelle l'individu seul a un sens. Enfin, le sociologue peut étudier, par là, ce qui a trait au changement dans la mise en œuvre de la violence, qui est un facteur de pouvoir, comme le montre Max Weber dans Le savant et le politique, et qui est donc susceptible d'entraîner des changements de domination.

Ainsi, la violence est un objet profondément ancré dans le social, dans les interactions, les représentations et les institutions. C'est un objet multi forme et donc multiproblématique, dont l'étude permet de toucher à des dimensions très variées du social - la socialisation et la structuration des comportements, l'institutionnalisation et la régulation du social mais aussi la dimension stratégique et évolutive des acteurs du social - ce qui en justifie l'étude en tant qu'objet sociologique. La sociologie, pour pouvoir s'en saisir, doit d'abord tenter de constituer la violence en objet sociologique défini au moyen d'opérations d'objectivation, délicates mais nécessaires. Elle peut alors saisir la violence comme objet d'une institutionnalisation sociale et étudier la manière dont elle se déploie et se structure au sein d'une société donnée ; mais elle peut également en explorer la dimension plus subversive, qui appelle à l'étude des rapports individuels et stratégiques à la violence. Des démarches au cours desquelles le sociologue ne doit jamais perdre de vue qu'il est lui-même pris dans le social et confronté à une violence qu'il perçoit et définit selon ses cadres sociaux, qui d'ailleurs posent problème car ils conduisent à introduire un biais d'entrée par rapport à la violence que le sociologue remarque, qui attire son attention, suscite sa curiosité et donne lieu à une étude.